LE BANDIT VARSALONA.

A propos de ce bandit, dont nous avons déjà eu l'occasion de parler, on écrit de Rome à l'"Echo de Paris":

La Sicile est, depuis plusieurs [illegible] le théâtre des exploits [illegible] surprenants d'un bandit qui dépasse Musolino de toute la distance qui sépare l'intelligence de l'instinct, la bravoure de la combativité simple: ce brigand d'élite répond au nom de Varsalona, qu'il est en passe d'immortaliser dans les fastes de son île natale et aussi dans celles de toute la péninsule.

L'histoire de ses premiers crimes est banale. C'est l'éternel récit de la vendetta méridionale: un frère de Varsalona ayant été mis à mort, ce premier meurtre devint la cause d'une série d'assassinats qui conduisirent Varsalona, leur auteur, tout droit à la montagne.

Là, il se créa une véritable royauté en usant d'un procédé qui donnera une idée de son intelligence: pour éviter d'être trahi par les paysans, dont, en bon brigand, il faisait ses tributaires, il sema habilement la méfiance et la dissension entre ces paysans et leurs propriétaires. Si bien que leurs haines respectives, soigneusement attisées par lui, lui étaient une garantie de sa sécurité personnelle. Chacun de ces indigènes pouvait se croire, à tour de rôle, le confident de Varsalona, qui, à la vérité, n'en avait aucun. Par ce moyen ingénieux, il était au courant de tout, avait l'œil sur tout, et sa vigilance n'a jamais, en fait, été mise en défaut, depuis plus de deux ans qu'il opère.

Ajoutez qu'au moindre soupçon de trahison, il n'hésitait pas: il tuait le traître, avéré ou non, et ce moyen radical lui assurait les fidélités que son premier procédé pouvait avoir laissées chancelantes.

Un beau jour, il eut un caprice pour une jeune Sicilienne de dix-sept ans, la Mangiapana, qui vivait avec son père dans une cabane assez isolée. Il cerna la cabane, fit ligoter le père par ses hommes et, venu avec l'intention d'user de violence à l'égard de la fille, il eut la surprise de recevoir d'elle les aveux les plus passionnés. La Mangiapana l'aimait depuis longtemps sans le connaître, et elle le lui dit. Varsalona l'emmena, en fit sa compagne et eut d'elle deux fils.

Toutes les aventures de la vie de Varsalona sont dans ce goût; elles témoignent tout au moins qu'il n'a rien d'un malfaiteur ordinaire. Il faudrait un livre pour raconter tous ses traits de finesse, d'astuce et de merveilleuse prévoyance. Doué d'une audace qui n'a d'égale que son esprit de calcul, il joint à ces qualités une impassibilité, un sang froid et une clairvoyance devant le danger qui l'ont souvent tiré de très mauvais pas.

C'est ainsi que, psychologue émérite, il évita toujours de tuer des gendarmes quand il n'y était pas absolument obligé. Comprenant que les autorités—en Sicile surtout—aiment par-dessus tout vivre tranquilles, il s'appliquait à fair toute réclame, entendez qu'il ne commettait jamais un meurtre dont on ne pût dire aussitôt, en l'apprenant: "Varsalona s'est encore vengé!" De là à penser qu'il avait eu raison, il n'y a qu'un pas, en Sicile comme en Corse.

Par contre, il se piquait de générosité. Un jour, en pleine campagne, il se heurte avec sa bande à une patrouille de carabiniers. Les brigands étaient cinq, les carabiniers trois. Musolino, à sa place, n'eût pas hésité à massacrer la patrouille. Plus avisé, Varsalona laissa les trois carabiniers regagner sains et saufs leur caserne.

Autre trait. L'amant d'une de ses sœurs, un certain Antonino Valtona, [illegible] faire du chantage et de se servir parfois du nom du brigand pour extorquer des sommes d'argent à des paysans. Varsalona le tua et fit savoir pourquoi il l'avait exécuté.

J'en passe, et des meilleurs. Tel est l'homme qui tient tête, depuis plus d'un mois, à une véritable armée de carabiniers et de soldats mobilisés contre lui. Car les autorités locales, sur des ordres pressants envoyés d'ici, ont dû enfin s'émouvoir et donner la chasse au bandit. Jusqu'ici, elles ont fait buisson creux: on a arrêté environ 400 personnes, plus ou moins soupçonnées de complicité dans les innombrables meurtres commis par Varsalona, on a arrêté tous ses parents, on a arrêté sa femme, la Mangiapana, et ses enfants, on a dispersé sa bande ....mais on n'a pu encore mettre la main sur lui, et rien ne prouve, au contraire, qu'on soit sur le point de l'atteindre.

Il y a quelques jours, on croyait le tenir. Une lettre anonyme signalait sa présence chez un certain Castellana, dans le village San Stefano Quisquina. Vingt soldats et deux carabiniers sont aussitôt chargés de cerner le village et la maison de Castellana.

Varsalona était, en effet, chez ce dernier. Se voyant cerné, il ne perdit pas son calme. Il contraignit son hôte à se défendre, lui mit un fusil dans les mains et le poussa à la fenêtre. Vingt coups de fusil partirent aussitôt des rangs des soldats, et Castellana tomba. La troupe, persuadée que Varsalona était tombé avec lui, attendit deux ou trois minutes, puis, n'entendant plus aucun bruit, se précipita dans la maison pêle-mêle avec les habitants.

C'est ce qu'attendait Varsalona, qui s'était éclipsé avant la fusillade et avait profité des quelques minutes de répit pour endosser une robe et se coiffer d'une mantille appartenant à la femme de Castellana. Ainsi accoutré au moment où la maison fut envahie, il se jeta à travers la foule en poussant des cris de désespoir et des sanglots et parvint à s'enfuir, à la faveur de la nuit, il est vrai, en laissant son fusil, ses cartouches et....ses chaussures entre les mains de la force armée.

C'est le dernier exploit authentique de Varsalona. On voit qu'il est digne de Cartouche et que, pour prendre un tel homme, les carabiniers ne doivent compter que sur leur propre initiative, non sur son découragement ni sur sa maladresse. Ce n'est pas lui, en effet, que l'on verra, comme Musolino cerné, fair le cercle de fer dans lequel il était enfermé, en tenue, évidemment pittoresque, mais non moins évidemment dénonciatrice, de brigand classique, chapeau pointu et culotte à lanières, qui le fit arrêter au premier tournant.

Victimes du froid.

Presse Associée—

New York, 27 décembre—Sept hommes sont morts de froid en Pennsylvanie dans les dernières vingt-quatre heures, dit une dépêche de Philadelphie au "World".

—:o:—

AUX LOUISIANAIS

Fidèles au souvenir du Premier Consul Napoléon Bonaparte, qui leur donna l'indépendance et les fit citoyens des Etats-Unis d'Amérique.

La ville d'Ajaccio, capitale de l'Ile de Corse, vient de fêter solennellement le centenaire du Consulat Napoléonien. Et, encore vibrante d'enthousiasme patriotique, elle se réjouit d'apprendre que les habitants de la Louisiane se préparent à célébrer avec magnificence le centenaire de l'annexion de leur beau pays à la Grande République Américaine, annexion opérée par le Premier Consul Bonaparte.

Cent ans plus tard, la touchante proclamation de Napoléon va lumineusement revivre dans toutes les mémoires; "Que les Louisianais sachent (disait-il) que nous nous séparons d'eux avec regret, et que nous stipulons en leur faveur tout ce qu'ils peuvent souhaiter. Heureux dans leur indépendance, qu'ils se souviennent à l'avenir qu'ils ont été Français, et que la France, en les cédant, leur a assuré les avantages qu'ils n'auraient obtenu d'aucune puissance européenne. Qu'ils retiennent pour nous des sentiments d'affection, et que cette affection soit perpétuée...."

En une si mémorable circonstance, la patrie du Premier Consul s'unira de toute son âme aux joies et aux émotions des Louisianais reconnaissants. Peut-être ceux-ci, à leur tour, se plairont-il à reporter leur pensée, au-delà de l'immensité de l'Océan, vers la petite ville lointaine d'Ajaccio, du sein de laquelle surgit et rayonna sur le monde le plus merveilleux génie dont se glorifie l'humanité.

Et peut-être aussi, voudront-ils donner à la cité Napoléonienne un spécial et durable témoignage de leurs sentiments sympathiques. Serait-ce téméraire de l'espérer?... au moment où nous faisons appel à la généreuse bienveillance de tous ceux qui à un titre quelconque s'intéressent à sa prospérité et à son embellissement.

Lors de notre récente commémoration du Consulat, après l'hommage rendu au Héros ajaccien dans sa maison natale par l'offrande d'une couronne de laurier en or massif ciselée à Paris par les renommés successeurs des anciens Orfèvres de la couronne de France, nous avons songé à l'honorer encore dans sa cathédrale où, à la grand'messe du 15 août, sa mère le sentit s'éveiller à la vie par les subites douleurs de l'enfantement,—où lui-même fut baptisé à cette petite vasque de marbre que nous conservons précieusement,—où il souhaita d'être "inhumé auprès de ses Ancêtres, si on proscrivait (de Paris) son cadavre comme on avait proscrit sa personne". (Paroles du 29 avril, à Ste-Hélène).

Napoléon avait embelli à l'intérieur cette église qu'il érigea en cathédrale de toute la Corse. Mais ses dernières guerres malheureuses, suivies de la catastrophe finale, empêchèrent l'exécution de tous les travaux projetés à l'extérieur. Et négligée depuis lors, elle est restée en pitoyable état, avec l'aspect de la plus laide cathédrale de France, n'ayant pour toute façade qu'un vilain mur dénudé qui même n'a pas seulement conservé la *teinte des siècles* disparue sous un grossier crépi moderne et des couches successives de badigeon!

Aujourd'hui, nous reprenons l'œuvre de l'achèvement extérieur de ce monument historique, le plus ancien de notre ville, ennobli par tant d'augustes souvenirs. Puissions-nous réussir à le compléter par une façade enfin convenable que nous voudrions principalement orner avec les plus beaux granits et marbres de nos carrières de Corse, d'où proviennent aussi le soubassement du sarcophage impérial dans l'église des Invalides, et le socle de la Colonne d'Austerlitz sur la place Vendôme.

Une souscription a été ouverte, les listes sont publiées à la fois par "L'Union républicaine d'Ajaccio", journal gouvernemental, et par "La République", journal indépendant. Dès la 4me liste d'octobre 1902, le montant des sommes recueillies a dépassé 12000 f. Le Conseil municipal, dans les limites de ses trop faibles ressources a voté une allocation de 5000 f.

Plusieurs nobles étrangers, amis de cette ville, ont déjà pris part à la souscription, entr'autres quelques citoyens américains. — Combien nous serions heureux et fiers, si nous avions la bonne fortune de pouvoir conserver spécialement et totalement l'une de nos listes aux généreuses offrandes, même les plus minimes, données par les Louisianais dans une circonstance si solennelle, en mémoire du Consul bienfaiteur et libérateur!

Et avec quelle gratitude nous aimerions à perpétuer ce souvenir sur la façade monumentale, par une plaque de marbre portant une inscription gravée en lettres d'or, et décorant comme d'un trophée la Cathédrale de Napoléon!

Au nom de l'œuvre,

Le Directeur,
Comte Forcioli-Conti,
Ancien Maire d'Ajaccio.

Ajaccio le 30 novembre 1902.

Fin de la crise ministérielle.

Presse associée.

New York, 27 décembre—La crise du cabinet chilien a été réglée, télégraphie le correspondant du "Herald" à Valparaiso, par une entente commune que tous les ministres conserveront leurs postes.

"La Ville de Bains d'Eaux Minérales."

A vingt et un milles au nord de Detroit est située "Mount Clemens", une ville connue comme "le Carlsbad de l'Amérique", que visitent chaque année des milliers de personnes en traitement pour différentes maladies; les cures merveilleuses opérées par ces eaux sur les rhumatisants sont considérées presque miraculeuses. Les principales maladies guéries sont celles qui proviennent de l'acide urique dont on trouve des traces dans le sang. Mais les eaux de la Source sont une panacée et assurent la guérison des maladies bilieuses, maladies de foie, troubles digestifs, névrose et débilité générale, etc.

Un beau livret donnant tous les détails concernant Mount Clemens peut être obtenu en s'adressant à

R. McC. SMITH,
Agent de Passagers du Sud du Grand Trunk Railway System,
124 Woodward Ave.,
Detroit, Mich.

Téléphonez—
J. GARLICK,
L'UNIQUE AFFICHEUR.
Les meilleurs tableaux, localités résultats.
Bureau: 633 Place Commerciale
24fév—1an

CONSULAT DE FRANCE
—A—
LA NOUVELLE-ORLEANS.

Bureaux, 624 rue Gravier au haut de la Banque des Citoyens.

Des renseignements sont demandés sur les personnes dont les noms suivent. En cas de décès ou d'absence, leurs amis sont priés d'en donner avis au Consulat.

Liste de publication.
POUR DECEMBRE 1902.

Ader, Victor Emile
Baloix, Emile
Baqué, Bernard
Batmale, Pierre Jean
Berthelot, Charles
Bragard, Jules Victor
Célestin Med. J. H.
Chaplain, Med. Veuve Louis Pierre
De Bats, Alfred et Giéry (famille)
Delor, Bernard Barthélemy
Denizet, Raoul René
Dieudonné, Nicolas Joseph
Etchetto, Jean
Gasslot, Prion Edouard
Gerand, Robt. Victor
Grand, Vve
Jamey, Victor Adolphe
Jordan, Claude
Lafargue, Jean Marie
Larroque, Alexis Victor
Lartigue, Augustin
Le Gardeur de Tilly, Mme
Lubet, Jean Marie
Meuler, M.
Morand, Jean
Pérot, Fernand Jules Valentin
Pommeteau, Jean Marie
Terrasse, Veuve
Terrasse, François
Touron, Claude Augustin H.

LETTRES.

de Meyer, Joseph
Lemoine, Emile.

Signé: le Consul
F. AMBROGI.

MARSHALL J. SMITH. J. D. PAYNE.
F. MORENO. W. J. FERGUSON.
Marshall J. Smith & Co,
ASSURANCE GENERALE,
Agents des Assureurs et de Lloyds.
300 RUE BARONNE - - - Nouvelle-Orléans, Lne.
16sept—2m—Mar Jeu Dim

INCORPOREE EN 1886.
Pertes payées au comptant, sans escompte, aussitôt ajustées.
SUCCURSALE DE LA
COMPAGNIE D'ASSURANCES DU SUN MUTUAL
DE LA NOUVELLE-ORLEANS.
Nouveau No 328, vieux No 68 rue Royale.
Capital.......... $500,000 00
Actif.......... 1,148,??? 21
Surplus net.......... 316,316 ??
CHARLES JANVIER, Président. R. B. CRAIG, Vice-Président.
FERGUS G. LEE, Secrétaire.
CHAS. D. FOUCHER, Géant. OCTAVE LABARRE, F. S. CORDON.
Pertes payées depuis l'organisation.......... $4,616,900 79
3 jan—1 an

Compagnie d'Assurances Liverpool & London & Globe.
Plus de $71,000,000 de pertes payées dans les Etats-Unis.
Pertes par l'incendie de Chicago en 1871.......... $1,239,091 | Pertes par l'incendie de Boston en 1872.......... $1,420,780
Bureaux dans la bâtisse de la Compagnie, coin des rues Carondelet et Commune.
DIRECTEURS A LA NOUVELLE-ORLEANS:
GUSTAF R. WESTFELDT, L. C. FALLON, LUCAS E. MOORE, C. M. SORIA.
CLARENCE F. LOW Secrétaire-Résident. J. D. PEPPER, Assistant-Secrétaire.
THOS. H. ANDERSON, Député-Assistant-Secrétaire.
16avril—1an—JeuDiMar

BUTRE DEPARTEMENT DE BEAUTE.
Des Spécialités de Mme A. Ruppert.

Les Remèdes de Mme A. Ruppert, dont la renommée s'étend au monde entier,
SONT LES MEILLEURS.
[illegible]
En raison de ces Faits bien Etablis, nous donnons aux Remèdes de Mme Ruppert cette distinction très méritée.
OFFRE EXTRAORDINAIRE!
UNE BOUTEILLE D'Eau pour Blanchir la Peau, De Mme A. Ruppert $1.65
CETTE OFFRE EST FAITE DE BONNE FOI ET CHACUN PEUT AVOIR UNE BOUTEILLE DE CETTE EAU MERVEILLEUSE QUI BLANCHIT LA PEAU, POUR $1.65.
Ce Face Bleach de Mme Ruppert [illegible] New York, [illegible]
Ce Livre "COMMENT ETRE BELLE" Gratis.
Tout visiteur à ce département recevra ce livret unique, GRATUITEMENT. [illegible] que prépare Mme Ruppert.

	Prix de Mme Ruppert	Notre Prix
Le Tonique de Mme Ruppert pour les Cheveux [illegible]	$1.00	83c
Le Dépilatoire Merveilleux de Mme Ruppert qui enlève en trois minutes le superflu de cheveux sans abîmer la peau	$1.00	83c
L'eau préparée par Mme Ruppert pour rendre la couleur primitive aux cheveux gris n'est pas une teinture	$2.50	$2.19
L'Emaille de Perle de Mme Ruppert [illegible]	$1.00	83c
La Poudre à la Rose Blanche, de Mme Ruppert, une poudre exquise	50c	43c
Le Savon pour le teint, préparé à l'huile d'amandes douces, un savon parfait, une combinaison d'huile d'amandes et de cire, n'est pas un savon bouilli et ne contient pas de caustique	25c	19c
Le Face Bleach de Mme Ruppert, renommé au loin, une grande bouteille, retire de la peau toute décoloration [illegible]	$2.00	$1.63
La [illegible] Egyptien de Mme Ruppert, une [illegible] incomparable pour la peau [illegible]	$1.00	83c

Rappelez-vous que nous vendons une bouteille de l'eau préparée par Mme RUPPERT POUR BLANCHIR LA PEAU, $1.65.
DREYFOUS & CO., LTD.,
Le Magasin Populaire de Marchandises Sèches et de Nouveautés
725—727—729 RUE DU CANAL.

Kitchen Utensils
HAVING THIS
Trade Mark
AGATE
Are SAFE.
NO POISON
is used in the enamel.
Send for Our New Booklet Showing Why.
[illegible]
Lalance & Grosjean Mfg. Co.
NEW YORK, BOSTON, CHICAGO.

The MONONGAHELA RIVER
CONSOLIDATED
COAL & COKE CO.
PAUL SCHNEIDAU, Agent.
CHARBON
GROS ET DETAIL.
Les Commandes des Familles Sollicitées.
La Fourniture de Charbon aux Navires une spécialité.
Remorquage à des Prix Modiques.
Chantiers—En Ville, sur la Levée, au pied de la rue Race, Phone ???; à Alger, au Dry Dock, Phone ??.
Bureau en Ville:
RUE CARONDELET 315
Phone 576.

E. J. LOUAPRE,
233 rue Decatur,
SEULE MAISON FRANÇAISE.
Articles Divers pour Epiciers,
—Agent au Sud pour les—
BALANCES DE HOWE.

28 nov—dim 1any
Déménagement Temporaire au 1728 rue Joséphine.
D'ENTRER AU
NOW IS THE TIME
Collège Soulé,
1728 rue Joséphine
Et se Préparer au Succès dans les Affaires.
Plus de 15 000 étudiants ont été formés au Collège Soulé—??? pendant la dernière session. On aide les Gradués à se créer une position sans rien leur changer. Il en est des milliers qui occupent des positions avantageuses dans tous les genres d'affaires.
[illegible]
Faites Demander un Catalogue.
GEO. SOULÉ & SONS.
14 sept 1 an—dim

Ouvert au Public—
RESTAURANT PIZZINI
AU No 930 RUE DU CANAL.
Ameublement et Installations entièrement neufs.
Repas servis à la carte à toutes heures.
Une attention spéciale est accordée aux commandes pour Banquets, Dîners, Mariages et Fêtes à court délai.
6nov—3m—Jeu Dim

Procurez-vous une Bouteille D'EAU D'ABITA

Pétillante et Carbonifiée, et vous en voudrez une caisse.
Piquante, mousseuse et jamais fade, la meilleure eau de table mise en bouteille.
Abita Springs Water Co., Ltd.
Phone 2006.

adressée par Pierre à Armand lorsqu'il avait révélé à celui-ci le serment fait à Mme Trémanzey.... Son sacrifice héroïque, l'abandon de "l'Aube" en paiement de la dette sacrée qu'il avait contractée envers la veuve de l'ancien notaire.

Trémanzey avait commis, — dans quel but? — l'imprudence de conserver cette lettre.

Mais alors.... alors ...

Jane, la gorge affreusement serrée, ne pouvait articuler les paroles qui montaient à ses lèvres.

Alors.... alors.... là encore Armand l'avait trompée?

Cette gloire dont il se parait, dont il s'était fait avec adresse une sorte d'auréole, il l'avait donc usurpée?

Elle revenait de droit à un autre......

Un autre s'en était dépouillé pour lui.

Il n'était point l'auteur de cette œuvre unanimement admirée qui tout de suite l'avait classé parmi les maîtres.

Ce chef d'œuvre, ce n'était pas lui qui l'avait conçu, qui l'avait exécuté.

—Voleur!......voleur!......

Ce mot, Jane le prononça, ses paupières ne cessaient de battre; et elle avait des secousses nerveuses, des gestes saccadés comme en ont ceux dont la raison est près de sombrer.

Oui, Armand était un voleur. Cette lettre l'accusait catégoriquement.

Elle ne laissait place pour aucun doute.

La malheureuse jeune femme comparait à Armand le signataire de cette lettre cet inconnu pour elle, ce Pierre qui par devoir avait accompli une action vraiment admirable.

Celui là était un artiste véritable. Il payait la dette contractée envers une morte en sacrifiant l'œuvre de génie enfantée, en l'abandonnant à un autre.

Ah! maintenant Jane reconstituait tout ce qui avait dû se passer, tout le drame dont Pierre avait été la victime.

Par ce qu'Armand lui avait appris, elle savait que ce jeune homme avait fait partie de la famille Trémanzey. Vaguement elle connaissait son histoire, non point comme cette histoire devait être en réalité, mais telle que son mari la lui avait contée.

Ah! quel terrible secret elle venait de découvrir!

Armand n'était qu'un incapable, un raté, un fourbe.

L'artiste qu'elle avait vu, qu'elle avait aimé en lui n'existait pas.

Elle comprenait.

Il lui avait menti à elle comme il mentait à tout le monde.

Dans son âme, aucun noble sentiment n'existait.

Il avait commis toutes les bassesses, toutes les infamies.

A continuer

Feuilleton

—DE:—

L'Abeille de la N. O.

45 Commencé le 16 Février 1902

LE Calvaire d'Agnès

PAR SIMOM BOUBÉE.

QUATRIÈME PARTIE

Les Amours d'Agnès.

VII

(Suite.)

Il disait que son fils était un anachronisme vivant et qu'il aurait dû naître du temps des troubadours: c'était vrai. Mais lui-même était un vivant anachronisme et il aurait dû naître à l'époque des roués.

Malgré son désir enfantin de passer pour "moderne" il appartenait au dix-huitième siècle.

Il en avait les grâces et les ridicules.

Bon homme et hautain, frivole et majestueux, disert et raisonneur sans logique, plein d'honneur mais manquant de sens moral, il était brave, généreux, galant et extrêmement impertinent: il avait une instruction superficielle, un sens borné des arts avec, pourtant, assez de goût, de l'esprit, peu de tact, beaucoup d'allure et pas l'ombre de sens commun.

On voit qu'il aurait pu faire bonne figure à Brimborion du temps de Mme de Pompadour ou à Trianon du temps de Marie-Antoinette.

Avec cela, la plus belle barbe de son temps et un air d'empereur d'Orient qui imposait à tout le monde.

Pour si imposant qu'il fût, ce n'en était pas moins un caractère assez faible et un esprit sujet à de singulières hésitations.

Peut être, s'il eût écouté ce qu'il y avait de meilleur dans ses sentiments intimes, eût-il fait auprès du grand-duc les démarches nécessaires au bonheur de son fils et ses démarches eussent certainement abouti, car, de toute évidence, Agnès préférait le beau Gontran à ce cosaque de Vogolinskof, et ses protecteurs l'aimaient trop pour contrarier ses inclinations.

Mais l'orgueil du vieux duc étouffait la voix de sa conscience.

Comme beaucoup de caractères faibles, il était fort têtu et il arrivait que ses entêtements allaient contre ses sentiments véritables.

Il décida donc que jamais, au grand jamais, Gontran n'épouserait Agnès et il le pria, sur un ton d'autorité, de l'éloigner de Paris, puisqu'il ne voulait pas s'y amuser.

C'était le moment des grandes chasses en Angleterre.

Gontran était invité depuis longtemps chez un de leurs parents, lord Archibald Steerforth, un des plus riches seigneurs du Royaume Uni.

Le duc conseilla à son fils d'aller faire une longue visite à ce haut et puissant personnage.

Gontran refusa net, et les rapports entre le père et le fils allaient s'aigrir lorsque le grand-duc donna une soirée, où les fiançailles du comte Georges Vogolinskof et de Mlle Agnès de Saint-Aubin, furent à peu près officiellement annoncées.

Gontran, qui assistait à cette soirée, trouva Agnès, sinon gaie, du moins bien renseignée.

Elle ne fit pas la moindre tentative pour lui parler en particulier et lui montra cette parfaite froideur que l'on exige des jeunes filles du monde.

S'il eût pu lire dans l'âme d'Agnès, il aurait su à quel point elle était désolée!

Pour lui, il sortit de chez le grand-duc, furieux et navré et, dès le lendemain, il partait pour l'Angleterre, maudissant la versatilité et infidélité des femmes.

Le grand-duc et la grande-duchesse avaient compris qu'ils feraient de vains efforts pour qu'Agnès eût une situation mondaine parfaitement nette et à l'abri de toute atteinte.

Ils avaient jugé que le mieux était de lui faire contracter au plus tôt un mariage avantageux et honorable.

Certes, ils se doutaient bien qu'Agnès se sentait attirée vers Gontran de Montségur, surtout lorsque le bruit de son duel avec le baron de Tolbiac se fut répandu dans Paris.

Mais ils ne prenaient pas au sérieux ce caprice ou ce rêve de petite pensionnaire, et le grand-duc connaissait trop bien le vieux Montségur pour croire qu'il consentirait jamais à marier son fils avec une fille naturelle, fût-elle née d'un prince, surtout étant données les mésaventures de cette pauvre petite.

Pour rien au monde il n'eût voulu s'exposer, lui, neveu du tsar et Altesse impériale, au refus d'un gentilhomme français.

Il mariait donc sa fille, d'ailleurs très inconsciemment, car, pas plus que sa femme, il ne croyait à la profondeur des sentiments d'Agnès et à la sincérité de son entraînement.

Le comte Georges Vogolinskof était bien l'époux qu'il fallait à la jeune fille.

Gentilhomme de noblesse récente et d'origine obscure, il devait être extrêmement flatté d'épouser une fille issue, même irrégulièrement, du sang de ses souverains.

D'autre part, c'était un homme charmant, de grande valeur intellectuelle et morale et destiné à jouir d'une immense fortune.

Des deux côtés, ce mariage était donc extrêmement avantageux.

Mais si le grand-duc et la grande-duchesse se faisaient illusion sur les sentiments d'Agnès, il n'en était pas de même du comte Vogolinskof.

C'était un esprit pénétrant, en même temps qu'un cœur généreux et une âme d'élite.

Pour rien au monde, il n'eût voulu épouser une jeune fille malgré elle; les plus grands avantages en dussent-ils résulter pour lui, eût-il même éprouvé pour elle une véritable passion.

Lui aussi avait bien pressenti l'amour d'Agnès pour Gontran de Montségur, mais il n'avait pas cru devoir faire part à son auguste maître de ses doutes et de ses scrupules.

Il se réservait d'avoir une